



LITTÉRATURES

Labyrinthe des enfers

Urbi et orbi, suivi de Malacarne de Giosuè Calaciura

Traduit de l'italien par Lise Chapuis, Les Éditions Noir sur Blanc, coll. « Notabilia », Paris, 2017, 420 pages, 23 euros.



DEUX ROMANS réunis pour évoquer la sombre puissance de deux institutions de la société italienne contemporaine : la Mafia et le Vatican. À vrai dire, plus que de narrations romanesques traditionnelles, il s'agit de récits structurés selon le modèle de la répétition, de la litanie, d'un éternel recommencement, chacun développé par un être masculin, collectif et anonyme. La première phrase d'*Urbi et orbi* est annonciatrice d'un chaos : « On nous ordonna prêtres et nous fîmes perdus. » Celle de *Malacarne* sonne comme la conclusion d'une dissolution irréversible : « Nous n'étions plus rien... monsieur le juge », début de la sanglante confession d'un mafieux à un magistrat. La publication dans un même volume de ces deux textes permet de mesurer à dix ans de distance – *Malacarne* fut initialement édité par Les Allusifs en 2007 (1) – la permanence de la force de frappe littéraire et, singulièrement, stylistique de Giosuè Calaciura.

Dans le monde fermé d'*Urbi et orbi*, une bande de jeunes ecclésiastiques opèrent au mieux de leurs intérêts temporels et crapuleux, à visage couvert, jouant au poker la nuit avec « mises d'aumônes » ; plus tard, racontent-ils, « la chapelle Sixtine fut transformée en repaire flibustier », où ils faisaient leurs affaires « au milieu de la magnificence de Michel-Ange ». Ils mettent même aux enchères les cérémonies des obsèques à venir. Car ils assistent à l'agonie interminable du pape, voire s'efforcent de l'aggraver. Incroyants, ils se construisent contre lui, contre la religion, contre la foi. Le souverain pontife a les traits du défunt Jean Paul II, mais peu importe la figure historique que le lecteur pourrait reconnaître. Malade, sénile, le Saint-Père alterne phases de déchéance et rémissions inexplicables pendant lesquelles ses proches lui organisent de faux déplacements avec figurants stipendiés, auxquels succèdent des manifestations miraculeuses et grotesques telles que disparition dans la nuée (et retour), stigmates, auréole indécrochable. Reviennent aussi ses périodes glorieuses, son élection, ses voyages, « ses épaulés de docker », lui qui parle « une langue de frontière agrégée par le mortier du latin », ce dont s'amusent les distingués prélats de la curie. La bande tantôt s'allie au pape, tantôt s'en éloigne. Envahis par le « chien du doute », ce sont des rebelles sataniques, tout comme le narrateur de *Malacarne*.

Le glossaire en fin de roman explique que *malacarne* est le terme palermitain pour désigner un petit tueur de la Mafia. Un monologue découpé en chapitres détaille les mille et une turpitudes de l'honorable société sicilienne ; récit incantatoire qui s'enroule sans fin sur lui-même, comme une hydre qui dévorerait son propre texte ; la chronologie vacille ; se mêlent des éléments puisés dans le bréviaire fantastique de la littérature, travaillant une redite des dix plaies d'Égypte, ou encore les représentations picturales de l'enfer, sans oublier quelques bribes de l'histoire de la Sicile ou d'une catastrophe nucléaire à venir. Avec le romancier Jérôme Ferrari, qui préface le volume, on ne peut que saluer une langue « impossible, unique, radicalement étrangère, qui impose pourtant par sa seule autorité la nécessité de son existence », dans ces deux splendides contes, remarquablement traduits par Lise Chapuis.

BERNARD DAGUERRE.

(1) Également, Giosuè Calaciura, *Passes noires* et *Conte du bidonville*, Les Allusifs, Montréal, 2005 et 2009.

EUROPE

L'ÉPOPÉE SIBÉRIENNE. La Russie à la conquête de la Sibirie et du Grand Nord. – Éric Hoesli
Éditions des Syrtes - Paulsen, Genève-Paris, 2018, 822 pages, 33 euros.

La soif de ressources, tel est le fil rouge qui pousse la Russie à conquérir et exploiter des régions de plus en plus éloignées de Moscou – de l'Oural au Pacifique. Éric Hoesli fait le récit de cette « épopée sibérienne » à travers ses grands hommes : de l'expédition du Cosaque Ermak en 1582 à la descente du fleuve Amour en 1854, des premiers forages gaziers en 1952 à la découverte du pétrole en Sibirie occidentale en 1960. Il ne questionne jamais la légitimité de la conquête territoriale, mais n'en dessine pas une trajectoire rectiligne. À la capitale, les hésitations persistent : vers 1850 s'affrontent la vision d'une Russie « puissance du Pacifique et de l'Asie » et celle d'une Sibirie « qu'il serait périlleux d'aller ouvrir aux influences du grand large pacifique » ; en 1900, le ministre des finances Serge Witte insiste sur les acquis de l'extension ferroviaire en Mandchourie et s'oppose à une annexion. Entre chronique mondaine et traité de géopolitique, cet ouvrage expose les difficultés qu'affrontent marins et météorologues, promoteurs du chemin de fer et industrie des hydrocarbures, et montre les écueils d'une politique d'exportation à court terme.

MATHILDE MATRAS

CAUCASE

ARMÉNIE, CHRONIQUE DE LA III^e RÉPUBLIQUE. – Vahé Ter Minassian.

L'Harmattan, Paris, 2018, 452 pages, 30 euros.

Née en 1991 de l'effondrement de l'Union soviétique, la III^e République d'Arménie revendique l'héritage de la I^{re}, indépendante mais qui ne survécut que deux ans (1918-1920). Cette *Chronique de la III^e République* est constituée des reportages que le journaliste indépendant Vahé Ter Minassian effectua entre 2002 et 2017 pour le magazine *France Arménie*. Publié au moment où un vaste mouvement social vient de porter au pouvoir M. Nikol Pachinian, à la barbe des poids lourds de la vie politique arménienne, ce livre rend compte par anticipation des raisons de ce sursaut démocratique. L'auteur rapporte les interactions permanentes entre les politiques intérieure et étrangère, l'évolution des relations avec la Turquie à la lumière des impossibles pourparlers liés au génocide des Arméniens, et enfin l'impact de la guerre dans le Haut-Karabakh.

PASCAL MAGUESYAN

POLITIQUE

LE SOCIALISME SAUVAGE. Essai sur l'auto-organisation et la démocratie directe dans les luttes de 1789 à nos jours. – Charles Reeve
L'Échappée, Paris, 2018, 320 pages, 20 euros.

Dans cet essai très éclairant et bien documenté, Charles Reeve revisite les grands moments de l'histoire du mouvement socialiste des deux derniers siècles. De la Révolution française à celle des « œillets » au Portugal en 1974, en passant par Mai 68, il parcourt « le fil rouge et noir de l'émancipation sociale en empruntant le chemin rude et escarpé du socialisme sauvage ». Il reprend ainsi à son compte la formule-choc inventée par les chefs de la social-démocratie pour tenter de disqualifier la démocratie directe, garante, pour ses tenants, d'une véritable émancipation sociale. Il dénonce notamment l'écrasement du mouvement autonome des conseils au lendemain de la première guerre mondiale en Allemagne, qui pesa sur les perspectives révolutionnaires nées, à l'échelle internationale, de la révolution soviétique de 1917, et qui, pour lui, « marque définitivement l'évolution et la place future du courant social-démocrate à l'intérieur du système capitaliste ».

JEAN-JACQUES GANDINI

GÉOPOLITIQUE

LES GUERRES ILLÉGALES DE L'OTAN. Une chronique de Cuba à la Syrie. – Daniele Ganser
Demi-Lune, Paris, 2017, 448 pages, 26 euros.

L'historien suisse Daniele Ganser propose ici une somme remarquable sur les manipulations de l'opinion et les violations du droit international par les grandes puissances membres de l'Alliance atlantique. Il rappelle la création de l'Organisation des Nations unies et l'essor impérial des États-Unis, qui « disposent de la monnaie mondiale de réserve et peuvent l'émettre eux-mêmes à volonté ». Puis il définit les termes « génocide », « crime d'agression », « crime de guerre », « crime contre l'humanité », et passe en revue les formes d'agression, du coup d'État à l'invasion militaire. Ganser entame sa chronique par la « guerre illégale contre l'Iran en 1953 ». Il aurait pu commencer par la Syrie en 1949, modèle du coup d'État « en douceur », enseigné dans les écoles de la Central Intelligence Agency (CIA). Mais le « coup de Téhéran » est emblématique de la volonté américaine de casser les récalcitrants, comme Mohammad Mossadegh, coupable d'avoir nationalisé l'Anglo-Persian Oil Company. On regrettera quelques lacunes, dont la conférence de Rambouillet, prélude à la guerre du Kosovo.

GABRIEL GALICE

AFRIQUE

A CONVICTION IN QUESTION. The First Trial at the International Criminal Court. – Jim Freedman
University of Toronto Press, 2017, 240 pages, 32,95 dollars.

Très vivant, ce livre hybride, entre anthropologie, géopolitique et droit international, retrace l'histoire de la première condamnation d'un criminel de guerre africain par la Cour pénale internationale. M. Thomas Lubanga est congolais. Seigneur de la guerre, il avait pris une part cruelle aux événements de la région de l'Ituri, où les affrontements ethniques avaient fait environ soixante mille morts entre 1999 et 2003. Arrêté après de sombres négociations entre les présidents Yoweri Museveni (Ouganda) et Joseph Kabila (République démocratique du Congo), M. Lubanga n'a été jugé qu'en 2012 et purge à l'heure actuelle une peine de quatorze ans de prison. Africaniste, ancien professeur à l'université de Toronto, Jim Freedman, qui navigue habilement entre les scènes de rue dans l'est du Congo – d'une brutalité effrayante – et les méandres juridiques internationaux, permet d'entreprendre la très dure réalité qui se dissimule derrière la neutralité théorique des articles de presse consacrés à la justice internationale.

GÉRARD PRUNIER

LA RUÉE VERS L'EUROPE. La jeune Afrique en route pour le Vieux Continent. – Stephen Smith
Grasset, Paris, 2018, 272 pages, 19,50 euros.

« Vouloir faire de la Méditerranée la douve d'une forteresse Europe (...) corrompt les valeurs européennes. L'ampleur de la pression migratoire va soumettre l'Europe à une épreuve sans précédent. » Journaliste et universitaire franco-américain, Stephen Smith fait le tour des défis africains dans un livre très documenté, destiné à expliquer les ressorts profonds des migrations. Il s'attarde sur la crise du monde rural : d'ici à dix ans, deux cents millions d'habitants se seront ajoutés à la population au sud du Sahara. Un défi alimentaire et social pour un continent où 96 % des paysans cultivent des lopins inférieurs à cinq hectares. L'essentiel de l'argumentaire est démographique, opposant, un peu trop schématiquement, la natalité du continent africain et le vieillissement de l'Europe. Mais les cinq issues que Smith imagine ouvrent le débat. On regrettera un titre inutilement alarmiste.

TOM AMADOU SECK

L'HUMANITAIRE EN GUERRE CIVILE. La crise du Biafra (1967-1970). – Marie-Luce Desgrandchamps
Presses universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2018, 376 pages, 25 euros.

L'historienne Marie-Luce Desgrandchamps prend le contre-pied de la thèse défendue en France par le milieu humanitaire, et singulièrement par Médecins sans frontières (MSF), pour qui la guerre du Biafra (1967-1970) illustre le début de la saga des « sans-frontéristes » : faisant fi des pressions de Paris, qui cherchait à déstabiliser le Nigeria, de jeunes médecins bénévoles se servent de la puissance toute neuve de la télévision pour dénoncer la misère du peuple biafrais. Les images font ressortir par contraste la discrétion, voire le silence, du Comité international de la Croix-Rouge (CICR). De là serait né l'humanitaire moderne, incarné par MSF et assumant, contrairement au CICR, de transgresser les règles pour sauver des vies. Ce solide ouvrage très documenté, fort de nombreuses références et d'une abondante bibliographie, relativise cette opposition, qualifiée de « mythe ». Il replace la guerre du Biafra dans le contexte des affrontements internationaux de l'époque et de la fin des empires coloniaux. Il apparaît pourtant peu convaincant dans sa tentative de démontrer que le CICR n'a pas été inactif dans ce conflit.

MICHEL GALY

PROCHE-ORIENT

NO EXIT. Arab Existentialism, Jean-Paul Sartre, and Decolonization. – Yoav Di-Capua
University of Chicago Press, 2018, 336 pages, 35 dollars.

Au sortir de la seconde guerre mondiale, de jeunes intellectuels arabes repèrent dans les écrits de Jean-Paul Sartre les principes fondateurs d'une philosophie de la décolonisation : liberté, authenticité, engagement. Entre Bagdad, Damas, Beyrouth et Le Caire émerge alors un existentialisme arabe dont cet ouvrage décrit l'histoire et l'impact : de 1945 à 1967, Sartre fut le philosophe le plus lu au Proche-Orient après Karl Marx. S'appuyant sur des archives jusqu'ici inexploitées, Yoav Di-Capua montre que cet existentialisme conçoit la décolonisation comme une refonte radicale de l'« homme arabe ». L'effervescence intellectuelle sera malheureusement de courte durée. Accusé d'avoir signé une manifeste sioniste dans le contexte de la guerre des six jours (1967), Sartre tombera en disgrâce dans le monde arabe. Sa mise au ban contribuera à ensevelir dans l'oubli le vaste projet d'émancipation que ce livre rappelle à notre mémoire.

JEAN-MICHEL LANDRY

HISTOIRE DE LA SYRIE, XIX^e-XXI^e SIÈCLE. – Matthieu Rey
Fayard, Paris, 2018, 400 pages, 25 euros.

L'ouvrage de l'historien Matthieu Rey bat en brèche deux clichés sur la Syrie contemporaine : l'instabilité politique entre l'indépendance de 1946 et la prise du pouvoir par Hafez Al-Assad en 1970, période marquée par une série de coups d'État, et la stabilité caractérisant les présidences Al-Assad. Revenant sur les spécificités de chaque époque – ottomane, mandataire... –, il montre la persistance d'un mouvement civil qui « renaît régulièrement, réclamant de nouveau la réalisation du rêve constitutionnel tel qu'il a été forgé à la fin du XIX^e siècle ». Apparaissent ainsi des formes d'expression politiques et sociales, principalement urbaines, ainsi que la persistance d'un clivage villes-campagnes, qui nourrit la contestation de la domination des notables (propriétaires terriens, marchands...). Enfin, les politiques de libéralisation économique, dès les années 1990, voient l'émergence d'une nouvelle bourgeoisie affairiste dont le rapprochement avec les services de renseignement de l'État scelle « l'alliance du commerce et de la sécurité », au détriment de pans entiers de la population.

NICOLAS APPELT

ASIE

LA CHAIR, LES HOMMES ET LES DIEUX. La viande en Inde. – Michaël Bruckert
CNRS Éditions, Paris, 2018, 408 pages, 25 euros.

La transition vers une alimentation plus carnée préoccupe l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO), qui considère l'élevage comme l'un des principaux facteurs de perturbation de l'écologie planétaire. En Inde, la consommation de viande, bien que marginale – alors qu'en Chine elle dépasse la moyenne mondiale –, progresse. Le géographe Michaël Bruckert a enquêté dans le sud-est du pays pour analyser le rapport à la viande au sein de la culture tamoule. Son ouvrage révèle les dimensions culturelle et idéologique de cet aliment si singulier dans la cuisine indienne. Articulé à l'artisanat de la transformation carnée et à une production agropastorale, l'*ahimsa*, ethos non violent de l'Inde védique, impose une régulation morale, notamment par la voie du rituel sacrificiel. À l'écart de la massification de la production dans les pays occidentaux, le circuit vernaculaire de la viande au Tamil Nadu implique cependant de fortes inégalités dans l'accès aux protéines animales.

ANDRÉ PRIOU

HISTOIRE

Esclavages et servitudes

LA FRANCE abolit l'esclavage dans ses colonies en 1848. Pour la seconde fois. La Révolution s'y était résolue dès 1794. Bonaparte l'avait rétabli huit ans plus tard, en 1802, mais Saint-Domingue avait proclamé son indépendance et était devenue Haïti. Les Britanniques ont précédé la France d'une quinzaine d'années. Aux États-Unis, le principe de l'abolition est voté par le Congrès en 1865 ; mais la ségrégation se mettra alors durablement en place. Un puissant mouvement, qui s'était traduit en Angleterre par la diffusion de pamphlets, d'images et de témoignages, avait abouti à l'interdiction de la traite par le Parlement britannique en 1807, puis un an plus tard aux États-Unis.

Dans un précieux « Que sais-je ? » (1), Marcel Dorigny, l'un des meilleurs spécialistes de la colonisation, restitue à la fois l'ampleur du débat et la distinction entre l'antiesclavagisme – position de principe – et l'abolitionnisme, militantisme qui veut aboutir à l'émancipation de tous par la loi, ce que les esclaves révoltés de Saint-Domingue appellent la « liberté générale ». Quant à l'anticolonialisme, il est marginal en un XIX^e siècle conquérant, qui considère que la supériorité de la race blanche lui impose un devoir moral de tuteur allant de pair avec l'exploitation maximale des ressources locales. Il convient d'« introduire graduellement, lentement,

prudemment, le Noir dans la jouissance des bienfaits de l'humanité auxquels nous le convions, sous la tutelle de la mère patrie, comme un enfant pour la compléter et non pas comme un sauvage pour la ravager (2) ».

Le siècle des Lumières inaugura le combat contre la servitude. Des intellectuels, des artistes n'ont cessé, depuis, de le poursuivre, d'en perpétuer la mémoire. Richement illustré, *Arts et lettres contre l'esclavage*, également de Marcel Dorigny (3), retrace l'histoire de cette contribution majeure au fil de plus d'une centaine d'œuvres (estampes, poèmes, peintures, etc.), de Théodore Géricault à Daniel Buren, en passant par Édouard Glissant.

L'historienne Catherine Coquery-Vidrovitch répertorie quant à elle toutes les traites, y compris celle qui mène, des siècles durant, d'autres cohortes d'Africains au Proche-Orient (4). Et elle rappelle comment, parce que les affranchis refusent de retourner sur les plantations, même comme salariés, préférant avoir un lopin à eux, on fera venir – d'Inde, notamment – les « engagés », des travailleurs sous contrat qui, faute de pouvoir payer le voyage de retour, restent à vie.

L'esclavage vu du point de départ, en Afrique, c'est un roman inattendu qui l'évoque, grâce à une histoire méconnue, aussi unique qu'authentique. Avec *La Reine*

Ginga et comment les Africains ont inventé le monde (5), l'écrivain angolais José Eduardo Agualusa rappelle les hauts faits de cette souveraine téméraire, cruelle et stratège, qui vécut (1581-1663) au cœur de l'actuel Angola. Elle est ici vue par un jésuite qui devint son secrétaire. Elle traitait mieux ses propres esclaves africains que ses partenaires et adversaires portugais venus les déporter au Brésil. Trafic triangulaire, Europe-Afrique-Amériques : on est là au cœur du second continent-étape, celui dont on parle le moins.

CHRISTOPHE WARGNY.

(1) Marcel Dorigny, *Les Abolitions de l'esclavage*, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », Paris, 2018, 128 pages, 9 euros. Également, de Marcel Dorigny et Bernard Gainot, la réédition augmentée de *l'Atlas des esclavages*, Autrement, Paris, 2017, 96 pages, 24 euros, remarquable synthèse qui s'enrichit de la question des réparations (indemnisation des propriétaires...).

(2) Alphonse de Lamartine, banquet donné le 10 mars 1842 à Paris pour l'abolition de l'esclavage.

(3) Marcel Dorigny, *Arts et lettres contre l'esclavage*, Éditions Cercle d'Art, Paris, 2018, 240 pages, 29 euros.

(4) Catherine Coquery-Vidrovitch, *Les Routes de l'esclavage. Histoire des traites africaines, IV^e-XX^e siècle*, Albin Michel-Arte Éditions, Paris-Issy-les-Moulineaux, 2018, 288 pages, 19,50 euros.

(5) José Eduardo Agualusa, *La Reine Ginga et comment les Africains ont inventé le monde*, Métailié, Paris, 2017, 240 pages, 21 euros.